

**RENTÉE SOLENNELLE**  
**DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR.**



UNIVERSITÉ IMPÉRIALE.

ACADÉMIE DE NANCY.

RENTÉE SOLENNELLE  
DES FACULTÉS

DES

SCIENCES ET DES LETTRES

ET DE

L'ÉCOLE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

DE NANCY

Le 16 Novembre 1857.



NANCY,

GRIMBLÔT, V<sup>R</sup> RAYBOIS ET C<sup>IE</sup>, IMPRIM.-LIBR. DE L'ACADÉMIE DE NANCY,  
Place Stanislas, 7, et rue Saint-Dizier, 125.

1857.



# RAPPORT

DE

M. CH. BENOIT, DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES.

---

MESSIEURS,

Voilà trois ans déjà que nous inaugurons devant vous, en cette enceinte, les Facultés rendues à votre ville. Mais où est l'homme distingué, qui présidait à cette cérémonie, et qui était venu donner l'impulsion à cette institution nouvelle ! Déjà Paris, qui nous l'avait prêté, nous l'a repris. M. Faye y est retourné pour y poursuivre sa carrière de savant, un instant interrompue par les soins de l'administration, emportant le regret de n'avoir pu doter cette province de toutes les institutions scientifiques, qu'il rêvait pour elle. Si sa généreuse ardeur s'est trop tôt fatiguée des lenteurs et des difficultés inhérentes à toute chose humaine, sachons-lui gré du moins de ses nobles intentions. Grâce à lui, la cause de l'École de droit a beaucoup gagné ; espérons que tant d'efforts ne seront pas perdus pour l'avenir. Ayons confiance dans le successeur que notre Ministre lui a donné, et qu'il a choisi dans les rangs les plus élevés de l'administration universitaire. Ce choix montre assez l'intérêt que son Excellence porte à notre Académie et le rang que Nancy a conquis entre les chefs-lieux de l'enseignement.

Mais aussi, parmi les villes de l'Empire que le Gouvernement dotait il y a trois ans d'une Université, en est-il une qui ait plus pleinement que la nôtre justifié ce bienfait par son ardeur intelligente à se l'approprier ? Qu'importe que le palais qu'on nous destine ne sorte pas encore de terre, si nos Facultés sont fondées d'une façon durable dans les esprits et dans les âmes ? Dès le commencement cette ville a montré que, sans rester

étrangère au mouvement du siècle qui porte les esprits davantage vers les applications utiles, elle savait garder le culte des choses de la pensée, le goût des arts, et le souci de ces questions de littérature et de morale, qui tiennent de si près à la grandeur et à la dignité de la nature humaine.

Notre présence parmi vous aura contribué encore à y raviver et y étendre cette religion des lettres. Mais si nous sommes heureux de compter parmi l'élite de cette population, tant d'auditeurs assidus, pouvons-nous espérer cependant que la jeune génération qui s'élève héritera à son tour de ces goûts généreux ? Voyons-nous, en effet, la jeunesse aussi nombreuse à nos leçons, que nous le pourrions souhaiter ? Parfois, il faut le dire, l'avenir des lettres et de l'esprit en France nous inspire quelques inquiétudes, quand nous croyons sentir que vos fils deviennent de plus en plus indifférents à ces vérités de l'ordre moral et à ces jouissances des beaux-arts qui passionnaient leurs pères, et dont le noble souci semble s'affaiblir de jour en jour parmi nous.

Loin de moi, Messieurs, de médire de mon temps et d'en méconnaître les nécessités et les grandeurs. Je ne suis pas de ces esprits chagrins, qui, enfermés dans le moule du passé, y voudraient retenir le monde immobile. Si nos jeunes gens même, saisis de trop bonne heure et presque au sortir de l'enfance de l'esprit positif de notre siècle, n'ont presque plus le temps de connaître les plaisirs désintéressés de la science et de l'art, si leurs études, au lieu d'être à la fois le charme et l'éducation libérale de leur jeunesse, tournent de plus en plus à l'apprentissage d'un état, je suis tenté de les plaindre, plus que de les gronder. Est-ce leur faute, si la force des choses a changé l'esprit et la nature des études ? Sont-ils libres d'étudier encore, comme faisaient leurs pères, uniquement pour développer et orner leur intelligence, quand, dès le berceau presque, il faut songer à se frayer par le travail l'accès d'une carrière ! Notre société actuelle, en effet, est besogneuse ; plus de gens de loisir ; nul ne se peut désormais passer d'un état : la considération même est aujourd'hui à ce prix. Or, dans l'encombrement des carrières qui en résulte, faut-il s'étonner que nos pauvres enfants y songent de

bonne heure, que tous leurs efforts se dirigent vers un examen, que leur esprit s'habitue à ne voir dans les études qu'un moyen d'atteindre à ce but désiré, et qu'ils ne sentent plus assez que ce commerce assidu de leur jeunesse avec les belles choses de la science et des arts est surtout destiné à élever leurs âmes, et à développer chez eux les bons sentiments et les grandes pensées? Pour moi, je ne comprends que trop ces tendances exclusives auxquelles ils sont condamnés aujourd'hui dans leurs premières études. Mais au moins, quand ce temps de nécessité est passé, quand nos étudiants ont franchi le premier seuil de la carrière, lorsque l'espace s'élargit autour d'eux, et qu'ils retrouvent enfin quelque loisir pour compléter leurs études et y ramener l'harmonie, pourquoi donc négligent-ils de profiter pour cela des ressources que la libéralité de l'État met à leur disposition? C'est en leur faveur que l'Empereur a voulu multiplier les Facultés des lettres et des sciences. Ce sont autant d'écoles ouvertes à tous, pour y achever leurs études. Je sais, jeunes gens, tout ce que vaut l'enseignement de nos Lycées et de nos Collèges. Mais, quelle qu'en soit l'étendue, quelle que soit l'habileté de vos maîtres, le temps vous y a manqué pour bien apprendre tout ce qu'il vous importe de savoir. On n'a pu, en bien des points, que vous y tracer la carte des lieux, que vous auriez ensuite à parcourir; on a dû se borner souvent à vous montrer de loin la terre promise, pour vous en inspirer au moins le désir. Vous contenterez-vous de l'avoir ainsi contemplée du haut de la montagne? Et, lorsqu'après tant de peines, l'heure est arrivée enfin de jouir de vos études en les complétant, y renoncerez-vous?

Plusieurs, je ne le sais que trop, ont traversé leurs années de collège sans comprendre le sens élevé de leurs études. A quoi bon le latin? disent les uns; à quoi bon le grec? à quoi bon les mathématiques? disent les autres; ou la physique, ou la chimie? Je renonce à plaider devant ces derniers la cause des sciences; les merveilles dont nous sommes chaque jour témoins, en font l'apologie avec assez d'éclat: aveugle est qui ne les voit pas. Mais notre âge, inclinant trop de ce côté, semble ne plus assez goûter les bienfaits des lettres. On en bornerait volontiers aujour-

d'hui l'étude à ceux qui en doivent faire leur métier, professeurs, avocats, prédicateurs, écrivains ; tandis qu'autrefois l'éducation littéraire semblait la préparation indispensable de toute profession libérale, l'unique moyen de prendre rang parmi les honnêtes gens. Aussi ne marchandait-on pas avec les lettres alors : on ne se demandait pas, à quoi bon consumer sa jeunesse dans l'étude de ces langues anciennes qui doivent être de si peu d'usage dans la vie ? On le sentait d'instinct. Ah ! que ne puis-je vous le faire sentir à vous-mêmes ! Pourquoi donc, en plein XIX<sup>e</sup> siècle, notre Université routinière vous arrête-t-elle encore si longtemps à ces langues surannées de la Grèce et de Rome ? Est-ce pour le peu que vous en retiendrez ? Non pas ; mais c'est qu'en croyant n'apprendre qu'une langue ingrate et bientôt oubliée, vous apprenez bien autre chose, dont vous ne vous doutez pas. Qu'est-ce donc ? Grâce à l'étude de ces lettres antiques, vous avez passé votre jeunesse dans un commerce plus intime avec les grandes âmes d'autrefois, et vécu plus étroitement de leurs pensées, de leurs sentiments et de leurs vertus. Avec ces maîtres, vous appreniez à penser vous-mêmes et à exprimer vos pensées. Dans la lecture journalière de ces textes anciens, dans les exercices littéraires où vous vous essayiez à votre tour, avec votre esprit, peu à peu votre âme se formait, votre éducation morale se faisait comme à votre insu. Les grands spectacles de l'histoire, en effet, la loi morale dans son expression la plus variée et la plus éloquente, l'amour de la patrie, le dévouement au devoir, l'héroïsme sous toutes les formes, partout l'art nous élevant au bien par l'attrait divin de la beauté ; n'est-ce pas là ce qu'on reproduisait sans cesse sous vos yeux, ce dont on nourrissait assidûment vos jeunes âmes ? Sachez donc, enfants, tout ce que vous valez, grâce à ces études qui vous semblent stériles. Elles vous ont appris à reporter vos pensées en haut : elles ont éveillé en vos âmes l'instinct de l'idéal, et je ne sais quelle inquiétude salutaire de la destinée morale de l'homme, que désormais la vie ne saurait plus étouffer.

Voilà, jeunes gens, la vertu des lettres. C'est ainsi que nous les comprenons, c'est en vue de cette bienfaisante influence, que nous, de notre côté, nous voudrions en perpétuer les traditions



parmi vous. Que nous proposons-nous, en effet, dans nos Cours, que de prolonger pour vous ces doctes entretiens commencés au Lycée avec les esprits d'élite et les artistes de génie, qui, par leurs œuvres, ont fait le plus d'honneur à la nature humaine? Et, qu'est-ce aujourd'hui qu'une Faculté des lettres, sinon une sorte d'asile sacré, où les esprits, que les intérêts matériels ne sauraient absorber, aiment à venir se reposer des soins vulgaires de la vie, respirer à l'aise dans la région des hautes et sereines pensées et se dilater dans le commerce des grands hommes d'autrefois.

I.

ENSEIGNEMENT. — Quelques mots sur chacun de nos cours.

*Philosophie.* — L'an dernier, M. de Margerie nous a retracé l'*Histoire de la Philosophie Chrétienne* aux trois époques principales de son développement, c'est-à-dire, au temps des SS. Pères, au Moyen age et au XVII<sup>e</sup> siècle. Après avoir suivi dès son berceau cette Philosophie nouvelle, qui, au milieu des luttes de l'Eglise naissante, en face des hérésies et des idées païennes, se dégage et se constitue avec autant de sagesse que de puissance; le professeur, passant au XIII<sup>e</sup> siècle, nous a comme éblouis des splendeurs que jette soudain l'œuvre de St Thomas et de St Bonaventure du sein des ténèbres de la scholastique. Enfin, arrivant aux temps modernes, à l'époque de Bossuet et de Fénelon, il a exposé avec quelle sûre discrétion l'Eglise a su consommer alors la merveilleuse alliance de la raison avec la foi, en dehors de laquelle la sagesse humaine ne saurait rien fonder de durable (1). Ce que la parole du

(1) Je suis heureux de compléter cet argument trop sommaire par une note plus détaillée, qui m'a été fournie par M. de Margerie lui-même sur ce Cours à la fois si neuf et si plein d'intérêt. Le professeur a consacré tout le premier semestre à l'étude de la *Philosophie des Pères*. Il a montré cette philosophie naissant au II<sup>e</sup> siècle du sein de la lutte ardente engagée entre les idées païennes et les idées chrétiennes, mais prenant, dès le début, à l'égard de la raison l'attitude équitable et sage, que ni les rigueurs outrées de Tertullien, ni les témérités d'Origène ne lui feront perdre. Cette philosophie, supérieure aux pas-

professeur apportait de lumière et de charme dans ces questions délicates, nul de vous ne l'ignore, Messieurs. Pour nous, en l'écoulant, nous n'avions qu'un regret, c'est que nos jeunes séminaristes n'eussent pas le loisir de venir en foule s'instruire à ces leçons, qu'ils ne rencontreront pas une seconde fois dans leur vie. Heureusement que M. de Margerie, en se proposant de faire plus

sions de la lutte, se sert de la raison, non plus pour imaginer des systèmes, mais pour rétablir scientifiquement les grandes vérités métaphysiques et morales, que la philosophie antique avait trop souvent ou ignorées, ou contestées, ou altérées. Loin de tout répudier dans la sagesse antique, elle lui emprunte et particulièrement au Platonisme, tout ce qu'il y a de fécond dans sa méthode, de généreux dans ses aspirations, d'acceptable dans ses théories. Enfin, après s'être résumée à la fois et agrandie dans Saint Augustin, elle lègue, à l'avenir, dans les écrits de ce grand homme, les magnifiques matériaux de l'œuvre, qu'il ne reste plus qu'à organiser dans une complète doctrine. Cette organisation fut l'œuvre de la *scholastique* ; c'est par là que, malgré les défauts qu'on lui a justement reprochés, cette philosophie du moyen âge a constitué un progrès véritable de la raison et de la philosophie chrétienne. Saint Thomas apparaît surtout à cette époque comme le génie ordonnateur ; aussi le professeur, auquel le temps manquait pour suivre la philosophie du moyen âge dans toutes ses évolutions, s'est-il attaché surtout à cet ange de l'école, pour donner quelque idée du travail philosophique du temps. Saint Bonaventure, placé en regard de Saint Thomas, a complété ce tableau, Saint Bonaventure, qui représente particulièrement cette tendance mystique, que l'on trouve à la vérité au fond de toute philosophie chrétienne, mais qu'on n'a vu jamais se dégager avec plus de puissance et d'éclat qu'à cette époque. En passant à la troisième période de cette histoire, le professeur, au milieu de tant de grands noms qui se pressaient autour de lui, a choisi tout naturellement *Bossuet* et *Fénelon* comme les représentants les plus autorisés de la *philosophie chrétienne au XVII<sup>e</sup> siècle*, les vrais et légitimes héritiers de Saint Augustin et de Saint Thomas, et les seuls, peut-être, qui soient restés presque toujours en dehors des erreurs et des hypothèses, où l'esprit de système entraînait leurs plus illustres contemporains. Enfin, en s'arrêtant au seuil du XVIII<sup>e</sup> siècle, le professeur, portant son regard sur l'avenir de la science philosophique, a tiré la conclusion qui ressort avec évidence de toute cette histoire, à savoir, que cette alliance de la foi et de la raison, à laquelle nous devons tout ce qui s'est fait de durable en métaphysique, depuis l'établissement du christianisme, est encore, aujourd'hui, pour la philosophie, une condition essentielle de force et de grandeur.

tard un livre de son cours, dédommagera ainsi ceux qui ne l'ont pas entendu. — Cette année, le programme ramène le professeur à la *psychologie*. M. de Margerie s'est proposé d'étudier particulièrement, entre les facultés de notre âme, les deux facultés souveraines qui font de l'homme un être moral : la *raison* et la *volonté*. Après avoir d'abord analysé en elles-mêmes ces deux facultés, et apprécié les théories diverses, qu'en ont données les sages de tous les temps, pour dégager tout ce qu'il peut y avoir dans chacun de ces systèmes de vérité et d'erreur, le professeur, descendant aux choses de la vie, suivra l'intelligence et l'activité humaines dans leurs directions diverses, pour y chercher la confirmation des principes et des résultats obtenus déjà en psychologie. Il montrera, par exemple, comment, dans la science, dans la morale, ou dans l'art, les hommes marchent sûrement ou s'égarent au contraire, selon l'idée plus ou moins vraie qu'ils se sont faite de la raison et de la volonté, et de leurs rapports réciproques ; et qu'au fond de tout paradoxe métaphysique, de toute utopie politique ou sociale, de toute fausse théorie en matière d'art ou de littérature, il y a toujours une erreur psychologique. — C'est ainsi que toujours, M. de Margerie sait nous intéresser aux plus austères questions, en nous en faisant toucher le côté pratique ; quelque haut qu'il s'élève, il reste au milieu de nous, et il ne remonte au foyer des vérités supérieures, que pour en faire rayonner la lumière sur les routes de la vie.

*Histoire*. — M. L. Lacroix, l'an dernier, après avoir mis sous nos yeux l'histoire politique et religieuse de la France au XVI<sup>e</sup> siècle, a étudié avec un soin particulier la restauration administrative d'Henri IV, et les ministères mémorables de Richelieu et de Mazarin. Il a dû, faute de temps, s'arrêter au seuil du gouvernement personnel de Louis XIV, en remettant à une autre époque ce sujet qui remplirait à lui seul une année entière. Maintenant le règlement, qui renferme nos Cours dans une période triennale, le ramène à l'antiquité. Mais le champ de l'histoire est assez vaste, pour qu'on puisse ainsi revenir en arrière, sans repasser sur les

traces précédentes. M. Lacroix vous ramènera à Rome, qu'il connaît si bien, et qui est comme la patrie de prédilection de ses études. Il y a trois ans, c'est la Rome républicaine, qu'il aimait à suivre avec vous dans ses faibles et généreux commencements, dans ses luttes héroïques au dehors, dans les tempêtes de sa liberté au dedans, dans ses prospérités, ses grandeurs, ses excès et sa chute. Cette année, il vous racontera la Rome impériale, qui vient à son tour recueillir parmi les ruines cet héritage du monde, que la République avait su conquérir, mais non gouverner et conserver. Il retracera les progrès de cette puissance formidable des Césars, depuis Auguste jusqu'à Constantin, et les transformations successives par lesquelles cette puissance se concentre de plus en plus. Mais, en même temps, il s'efforcera de suivre le mouvement des esprits et des mœurs, et de démêler, à travers les révolutions de la société politique, la fermentation et l'avènement de la société religieuse qui doit lui succéder. Naguères, errant du Palatin au Colysée, ou s'égarant dans ce labyrinthe des catacombes où l'Eglise naissante cachait ses mystères et les reliques de ses martyrs, M. Lacroix y méditait sur les secrets de cette divine palingénésie du vieux monde, et allait ainsi recueillir l'histoire qu'il se propose de vous raconter, aux lieux mêmes qui en furent le théâtre.

*Littérature ancienne.* — L'année dernière, M. Burnouf aussi achevait son cycle triennal d'études, en nous offrant un tableau comparé de la *Littérature Historique* en Grèce et à Rome, depuis Hérodote jusqu'à Tacite. Après être arrivé ainsi à cette époque de maturité ou même de vieillesse, où les nations qui ont vécu, se plaisent à se recueillir dans leurs souvenirs, il va remonter aux jours de jeunesse et de poésie. Il étudiera, cette année, le *Drame* et surtout le *drame comique* dans ses premières productions. Vous aimerez à le suivre dans cette étude curieuse, vous surtout qui savez combien ce professeur sait renouveler et étendre toutes ces questions de littérature antique, en les entraînant vers des horizons inconnus. Avec lui déjà, des hauteurs du Parnasse, vous avez découvert au loin les cimes de l'Himalaya. Le Mahâbârata

vous a mieux fait comprendre l'Illiade ; les rapports de la Grèce avec l'Orient ont été entrevus. Ici encore le drame indien sera le point de départ du professeur. Ce drame mixte, qui, ainsi que notre drame moderne, a toujours confondu ensemble l'élément tragique et l'élément comique, si profondément séparés sur la scène grecque, provoquera, par cela même, dans le Cours une foule de questions fort importantes sur l'art dramatique. Mais quel attrait, en outre, n'aura pas pour nous l'histoire si nouvelle encore d'un théâtre, qui, dans sa féconde variété, représente, comme en un miroir fidèle, les croyances et les mœurs de ces vieilles races des bords du Gange, sur lesquelles aujourd'hui les regards de l'Europe sont fixés avec une mystérieuse anxiété ! De là, le professeur reviendra vers la Grèce, pour y étudier les phases diverses de la comédie athénienne, mais en s'arrêtant surtout à cette époque à la fois si anarchique et si brillante, où la muse comique se jette au milieu des querelles des partis et des luttes des systèmes, et devient, à force d'audace, une sorte d'institution politique. Commentée par l'histoire contemporaine, quel intérêt piquant va prendre cette étude du théâtre athénien ? Quel attrait de curiosité un tel sujet n'a-t-il pas, surtout pour nous autres Français, qui, par nos grandes idées et nos nobles chimères, aussi bien que par la mobilité de nos mœurs et nos folies, ressemblons si bien à ce turbulent et aimable peuple d'Athènes.

*Littérature française.* — J'aurais voulu, l'an dernier, fidèle à mon programme, embrasser toute l'histoire des lettres et des arts en France pendant le XVII<sup>e</sup> siècle. Mais la grandeur du sujet et ses charmes m'ont arrêté à moitié chemin. Je me suis oublié, je l'avoue, à contempler l'essor puissant du génie français, rentré enfin en possession de lui-même sous Richelieu, et à étudier l'influence harmonieuse et féconde, qu'ont exercée à l'envi sur le développement de l'art et de la pensée nationale les événements, les institutions et les grands hommes. C'est ainsi que nous n'avons pu qu'atteindre à peine au temps, où Louis XIV commence à régner par lui-même et à discipliner autour de lui les lettres et les arts, pour en faire le cortège et l'ornement de la

royauté. Nous nous proposons, cette année, de vivre au milieu de ce monde enchanté de Versailles et dans le commerce de ces beaux esprits, qui forment la cour du grand roi ; de nous mêler aux entretiens des Sévigné, des Lafayette et des Maintenon ; d'aller nous asseoir, tantôt aux représentations de Racine et de Quinault, tantôt aux pieds de la chaire des Bourdaloue, des Bossuet et des Massillon ; parfois, nous nous échapperons, pour prêter l'oreille aux charmants récits de Lafontaine ; puis nous reviendrons pour discuter avec Boileau ses doctes enseignements. Enfin, après avoir ainsi contemplé le XVII<sup>e</sup> siècle dans tout son éclat, nous voulons en suivre le déclin et signaler les influences qui préparent et annoncent de loin le XVIII<sup>e</sup>.

*Littérature étrangère.* — M. A. Mézières a clos, cette année, sa revue des littératures modernes par un tableau de la *Poésie allemande au XVIII<sup>e</sup> et au XIX<sup>e</sup> siècle*. Klopstock, Goëthe et Schiller, qui en sont l'expression la plus complète et la plus éclatante, ont surtout attiré son attention. L'Allemagne, en effet, semble s'être épuisée à enfanter ces trois hommes : au premier elle a soufflé son inspiration religieuse ; chez le second domine le sentiment de l'art ; le troisième a eu surtout la poésie du cœur. Après nous avoir exposé l'éclatante rupture de ces illustres protestants littéraires, brisant avec la tradition poétique du passé, le professeur s'est complu surtout à nous les montrer revenant comme malgré eux, et par une sorte d'instinct supérieur, à l'imitation de l'antique. Il voulait faire éclater aussi en ce sujet, comme il l'avait fait dans ses Cours précédents sur l'Angleterre et l'Italie, le merveilleux ascendant de l'art des anciens. En vain, la muse allemande à son tour affecte-t-elle une sauvage indépendance, elle aussi subit le charme ; il faut qu'elle se transforme au contact de l'Italie et des chefs-d'œuvre du génie hellénique ; elle poussera plus loin encore que nous la copie de l'antique. L'an prochain, M. Mézières revient, suivant la règle, à l'Angleterre, qu'il connaît et sent si bien que cette littérature semble lui être un héritage paternel. Il en a déjà étudié la poésie jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle ; il se propose maintenant d'étudier le Ro-

*man* et la *poésie lyrique au XIX<sup>e</sup>* ; étude charmante, qui ne peut manquer de lui ramener son auditoire empressé. Qui n'aimera à entendre parler dans une chaire de Richardson, de Goldsmith, de Walter Scott surtout, ces chastes et nobles conteurs, qui savent nous intéresser si vivement aux détails de la vie domestique, ou faire revivre avec tant d'illusion les mœurs des temps anciens ? Combien ces études ne s'animeront-elles pas encore dans la bouche d'un professeur, qui s'est assis au foyer de la famille anglaise, et qui a visité ces grottes et ces lacs de l'Ecosse où l'on croit voir encore errer dans les brumes les figures immortelles de Walter Scott ? Puis, il s'attachera à Byron, ce mystérieux Titan de notre siècle, ce génie de la tempête, qui, au milieu du vide et des ruines que les révolutions ont faites, se replie sur soi-même dans un sombre désespoir, et exprime avec une éloquence ironique et sublime la maladie dont l'esprit moderne est dévoré. Il s'y arrêtera. Comment se dépêtrer, en effet, de la fascination qu'exerce ce redoutable et séduisant génie ? Toutes les questions littéraires et morales, qui tiennent le monde en suspens, ne surgissent-elles pas en foule autour de ce grand nom et de ses œuvres ? Que de choses en un tel sujet ? Quelle lumière pénétrante ce sinistre météore ne jette-t-il pas sur l'état moral de la Grande-Bretagne ? On aime à voir un critique d'un esprit aussi sûr et d'un goût aussi éprouvé, que l'est M. Mézières, se mesurer avec de telles œuvres.

C'est ainsi, Messieurs, que notre Faculté renouvelle chaque année son enseignement. En présence d'un auditoire qui reste le même, elle se transforme sans cesse ; et, tout en se tenant dans le cercle où l'enferment les règlements, elle varie les aspects, étend les horizons et rajeunit par le travail les sujets qui semblaient usés. Ainsi, quand on gravit une montagne, le pays qu'on a sous les pieds, tout en demeurant le même, agrandit ses perspectives et offre de nouveaux points de vue, à mesure qu'on s'élève davantage.

A côté de ces Cours, qui s'adressent à un public plus nombreux, la Faculté, vous le savez, a institué des *Conférences*, particulièrement destinées à préparer aux grades universitaires les candidats

de l'enseignement. C'est comme une succursale de l'École normale supérieure, ouverte au centre de cette Académie à tous nos jeunes maîtres, qui, animés d'une ardeur laborieuse et de la noble ambition de se faire leur carrière par le travail, ont tant besoin d'être dirigés dans leurs études. Pourquoi n'en peuvent-ils pas profiter en plus grand nombre ? La Faculté, du moins, s'est toujours montrée prête à entrer en correspondance avec tous ceux qui habitant loin d'ici réclamaient ses conseils. Grâce à la poste, elle peut enseigner jusqu'aux extrémités de cette Académie ; elle s'efforce de se faire ainsi toute à tous, et croit que c'est peu pour elle de dispenser les grades et de montrer le but aux candidats, si elle ne leur tend pas la main pour les aider à y atteindre.

## II.

### EXAMENS.

Jusqu'ici, point d'examens encore pour le *Doctorat*. Ce n'est pas que bien des thèses ne nous aient été soumises, quelques-unes même pleines d'espérance. Mais aucune ne nous a semblé assez forte encore dans son érudition, assez mûre dans ses idées, assez solidement écrite, pour être acceptée sur-le-champ et sans révision. Désormais le grade de docteur ès lettres est un titre sérieux, et il ne faut plus que la docte Allemagne puisse sourire des minces notices ou des lieux communs déclamatoires, qui ont longtemps suffi pour le conquérir.

*Licence*. — Le niveau de la *Licence* se relève d'année en année. Peut-être avions-nous dû le faire fléchir quelque peu dans le début de nos examens, afin de rendre l'épreuve accessible. Mais désormais, ce grade a repris toute sa valeur, à mesure que les candidats ont apporté à l'examen une préparation plus solide. Un, sur deux, a pu être reçu à la session de novembre ; et six, sur dix, à celle de juillet. L'élus de novembre est M. *Bleunard*, surveillant-général au lycée de Troyes.



Ceux de juillet sont :

MM. *Gebhart*, élève du lycée de Nancy ;

*Legrand*, répétiteur au même lycée ;

*Clautiaux*, maître élémentaire au lycée de Reims ;

l'abbé *Gutour*, professeur au petit séminaire d'Orléans ;

*Diné*, professeur au lycée de Sens ;

*Joly*, maître répétiteur au lycée de Nancy.

Tels sont nos vainqueurs, sans compter plus d'un vaincu, qui a succombé avec honneur. La plupart ont montré une littérature solide et variée, et d'estimables qualités de professeur ; mais la plupart aussi ont à travailler encore pour arriver à bien écrire. La Faculté a dû ici user d'indulgence. La littérature contemporaine a tellement altéré le goût, et nous a si bien fait perdre le sentiment du simple et du vrai, tous les tons sont tellement mêlés, qu'il nous faut aujourd'hui un vigoureux effort pour nous dérober à cette influence funeste, et une longue discipline pour nous ramener aux saines traditions de la langue. Qu'ils sont rares aujourd'hui, ceux qui savent écrire en français ou en latin (ce qui est à peu près la même chose) ! Mais quand cet art d'écrire serait perdu partout ailleurs, c'est à l'Université qu'il appartient d'en conserver pieusement le culte ; et je ne saurais assez recommander à nos futurs candidats, avec la lecture des maîtres, l'exercice journalier de la composition. Le premier de nos licenciés de juillet nous a seul pleinement satisfaits dans les épreuves écrites ; il fait honneur au lycée de Nancy dont il vient de quitter les bancs. Puisse son exemple inspirer aux plus vaillants, parmi ceux qui le suivront au lycée, la noble émulation de poursuivre leurs études littéraires jusqu'à ce grade de licencié, le seul digne de leur ambition.

Car, pour l'élite de nos lycées, le baccalauréat ès lettres est un but trop modeste. Le baccalauréat est pour le gros de l'armée. Il faut bien qu'il se proportionne au niveau moyen des études, et se mette à la portée de tous. Un élève distingué doit viser plus haut.

*Baccalauréat.* — Les examens du *baccalauréat-ès-lettres* nous

ont offert à peu près les mêmes résultats que l'année dernière. 115 candidats se sont présentés pour subir cette épreuve (3 seulement de plus qu'en 1856). C'est peu, sans doute, pour une province qui compte tant d'établissements considérables d'éducation. Mais, vous le savez, l'esprit de la jeunesse en ce pays se dirige surtout vers les carrières scientifiques. La Lorraine a toujours été militaire, et elle devient de plus en plus industrielle. Il est naturel que les sciences, qui ouvrent l'accès de la plupart des Ecoles de l'État, et dont les applications à l'industrie créent tant de richesses nouvelles, entraînent de ce côté les vocations. Les lettres, au contraire, qu'on regardait autrefois, sans doute, comme la préparation de tout honnête homme à la vie, mais qu'on ne veut plus étudier aujourd'hui qu'en vue d'une application immédiate et d'une profession spéciale, à quoi mènent-elles ? A la carrière du droit, ou à celle de l'enseignement, deux carrières pour le moment assez ingrates et un peu délaissées. Ajoutez-y que, parmi les candidats de cette Académie, il en est plusieurs qui vont tenter la fortune auprès d'autres Facultés, dans la vaine espérance d'y trouver un succès plus facile qu'ici ; mais ils finissent par s'apercevoir que la jurisprudence est partout la même, et que ce n'est plus qu'avec d'honnêtes études qu'on peut obtenir le grade désiré.

Sur nos 115 candidats, 57 ont été *ajournés*, à savoir : 42, pour les *compositions* et 15 à l'*épreuve orale*. 56 ont été *admis* au grade de bacheliers à savoir : 52 avec la mention *assez bien*, et 4 seulement avec la note *bien* (1). Ces derniers sont :

MM. *Cahen* (Emile), d'Epinal ;

*Ehrmann* (Marie-François-Joseph), de Strasbourg ;

*Rosmann* (Edmond-Gustave), de Metz ;

*Boulangar* (Alcide-Léon), de Nantillois.

Aucun candidat n'a obtenu, cette année, la note *très-bien*. Ainsi les examens brillants deviennent de plus en plus rares ; mais il faut dire aussi, que les mauvais se rencontrent moins souvent qu'autrefois. En somme, les épreuves se nivellent de plus en plus

(1) Voyez le Tableau des Examens à la fin du Rapport.

dans une commune et honnête médiocrité. A quoi faut-il attribuer cette tendance ? Faut-il croire que la discipline actuelle de nos études classiques soit mieux accommodée à la force moyenne des intelligences, qu'autrefois ? Ou bien, est-ce que, dans ce pays, la section des sciences attire désormais à elle, tout ensemble avec l'élite des élèves de chaque classe, ceux qui n'ayant pas réussi jusqu'alors dans les lettres, regardent leur dégoût pour le latin comme une vocation manifeste aux sciences ? Je ne sais ; mais toujours est-il, que, si les candidats au baccalauréat ès lettres sont bien moins nombreux qu'autrefois, en moyenne ils valent beaucoup mieux. Tel a été jusqu'ici, pour les élèves de la section des lettres, le résultat du nouveau plan d'études. Je ne doute pas que ce résultat ne s'améliore encore par la récente mesure d'un Ministre, ami des lettres, qui, au lieu de laisser le sort décider entre une composition latine et une composition française, a ordonné que désormais cette épreuve importante fut toujours latine, montrant par là l'intention de ranimer et de fortifier encore dans les classes, la culture de cette grande littérature romaine, à laquelle nos lettres françaises sont en grande partie redevables de leur solidité et de leur éclat.

Mais, allez-vous me dire, d'où vient qu'en constatant une amélioration dans les études littéraires, vous continuez à refuser encore à l'examen la moitié des candidats ? C'est qu'aujourd'hui beaucoup d'entre eux croient pouvoir, en se livrant tout entiers aux lettres, négliger impunément comme accessoires des parties considérables du programme. Parce que le nouveau plan d'études a ramené pour eux l'enseignement scientifique à une mesure plus discrète, ils sont trop enclins à le supprimer, et à méconnaître la sage prévoyance du Ministre, qui n'avait pas moins tenu à faire une part aux sciences dans l'enseignement littéraire, qu'une part aux lettres dans l'enseignement scientifique. Pourquoi cependant les élèves des lettres répondent-ils si mal à cette généreuse intention ? Pourquoi font-ils si bon marché de ces connaissances mathématiques ou physiques, auxquelles on voudrait qu'ils ne restassent pas étrangers ? Combien, à la dernière session notamment, combien de candidats, excellents d'ailleurs, ont

dû être ajournés, à notre grand regret, pour avoir négligé l'histoire, la philosophie, mais surtout les sciences ? Pourquoi donc, jeunes gens, tronquer vos études ? Pourquoi cette impatience insensée de désertier ainsi la classe de logique, qui les complète et les couronne, pour venir vous exposer à un échec au baccalauréat ? Pourquoi vous obstiner dans cette insouciance des sciences naturelles, que personne aujourd'hui ne saurait plus ignorer, sans se mettre pour ainsi dire en dehors de la société de son temps ?

En prenant Homère, Virgile, Platon, Cicéron, Bossuet, Corneille pour objet de vos études, vous avez choisi, je le veux, la meilleure part, mais pourquoi répudier l'autre ? Est-il permis de dédaigner aujourd'hui ces sciences physiques, qui marchent avec tant de gloire à la conquête des secrets de la création et à l'asservissement de la nature ? Comment, ces merveilles, que la science multiplie chaque jour sous vos yeux, ne disent-elles rien à votre imagination ? La nature, que vous admirez de loin et en artistes, ne vous apparaîtra-t-elle pas bien plus belle encore, quand le génie de l'homme vous en aura révélé les mystères ? et le spectacle du ciel étoilé, dont Job chante la splendeur dans un hymne sublime, ne ravira-t-il pas encore plus vos esprits, expliqué et sondé dans ses profondeurs par Képler et Newton ? Que dire des miracles de l'industrie moderne ? Pour ne pas s'intéresser à tant de problèmes avec une ardente curiosité, pour ne pas se soucier des sciences qui nous initient à la connaissance de tant de merveilles, ne faut-il pas être plus indolent encore qu'un sauvage ? Mais je vais plus loin, je vous prends à part, vous, artistes, qui n'estimez que les choses de l'âme, qui préférez à toutes les découvertes de la science une grande pensée morale, un sentiment du cœur de l'homme éloquentement rendus, dans l'intérêt même de la culture de votre esprit, étudiez les sciences ; soyez assurés que toutes les facultés de l'homme se tiennent, et que toutes les connaissances humaines profitent l'une de l'autre. Je ne connais, quant à moi, rien de plus efficace que la pratique de la géométrie, pour discipliner le raisonnement et donner à la composition et au style cet enchaînement et ces habitudes de justesse et de précision, qui en sont la vertu souveraine.

Aussi n'autoriserons-nous jamais par notre faiblesse, jeunes gens, votre tendance à négliger votre éducation scientifique. Réciproquement, nous prétendons bien, d'accord avec la Faculté des sciences, maintenir dans les examens de l'autre baccalauréat la part sérieuse, que la sagesse du Ministre y a faite aux lettres. Cette part, à notre gré, n'est que trop modeste encore ; et nous regretterons toujours le temps, où tout bon élève avait le loisir de compléter ses classes de lettres, avant de s'engager définitivement dans les mathématiques. Aujourd'hui nous rencontrons bien encore quelques élèves, qui aspirent à la fois aux deux baccalauréats ; mais ils sont trop rares ; et l'on voudrait voir davantage l'élite de nos classes animée de cette double ambition. Que n'y gagneraient pas nos jeunes lettrés en solidité et en étendue d'esprit ? Et vous, jeunes gens, que votre prédilection emporte vers les sciences et leurs applications, ne dites pas que vous n'avez que faire des lettres. Croyez-moi, plus les sciences développent leur essor, plus il est nécessaire que les lettres y fassent contrepoids ; à mesure que l'homme connaît mieux la nature matérielle pour l'assujettir à ses besoins, plus il est nécessaire qu'il se connaisse soi-même et apprenne à se maîtriser. Munis d'une bonne éducation littéraire, je vous verrais avec moins d'inquiétude vous engager dans les carrières scientifiques, qui ne sauraient plus vous absorber entièrement. Les lettres, en effet, pour ceux qui y ont véritablement goûté, éveillent dans l'âme un instinct de l'idéal et un sentiment de la destinée morale de l'homme, que désormais la vie ne saurait plus éteindre. Grâce aux lettres, vous ne pourrez plus étudier les secrets de la nature, sans relever votre esprit vers le Créateur, ni contempler les miracles de la science et de l'industrie, sans songer qu'un acte de vertu témoigne encore plus que tout cela de la grandeur de l'homme. Et quand vous aurez éprouvé la vanité des choses de la vie, le dégoût de ce luxe tant ambitionné, la monotonie de tout ce triste bonheur qu'on s'efforce en vain de varier, vous, du moins, que votre jeunesse aura familiarisés avec les lettres, vous vous souviendrez de votre bibliothèque, de ces livres qui, après avoir été les amis charmants de votre enfance, vous rendront de nouveau à vous-mêmes et

rouvriront dans votre âme la source des jouissances intellectuelles. Vous sentirez alors, qu'après le bonheur d'être homme de bien, il n'en est guère de comparable encore à celui d'être un esprit cultivé par les lettres. Mais ce bonheur, il faut savoir le préparer de loin. Travaillez-y donc, jeunes gens, pendant que l'heure est propice. Ne dédaignez rien, ne sacrifiez rien dans vos études. Ne prenez pas pour du temps perdu, une année de plus consacrée à rendre votre instruction plus solide et plus complète. Ne vous inquiétez pas tant d'entrer dans la carrière plus tôt, mais plus forts ; car, en définitive, le succès ne reste pas aux plus pressés, mais aux plus instruits.

TABLEAU DES EXAMENS.

	NOMBRE des candidats.	ADMIS				AJOURNÉS		
		assez bien.	bien.	très- bien.	TOTAL.	aux composi- tions.	à l'épreuve orale.	TOTAL.
Session de décembre	24	11	.	.	11	10	3	13
Session d'avril	24	13	1	.	14	7	3	10
Session d'août	65	28	3	.	31	25	9	34
TOTAL	113	52	4	.	56	42	15	57